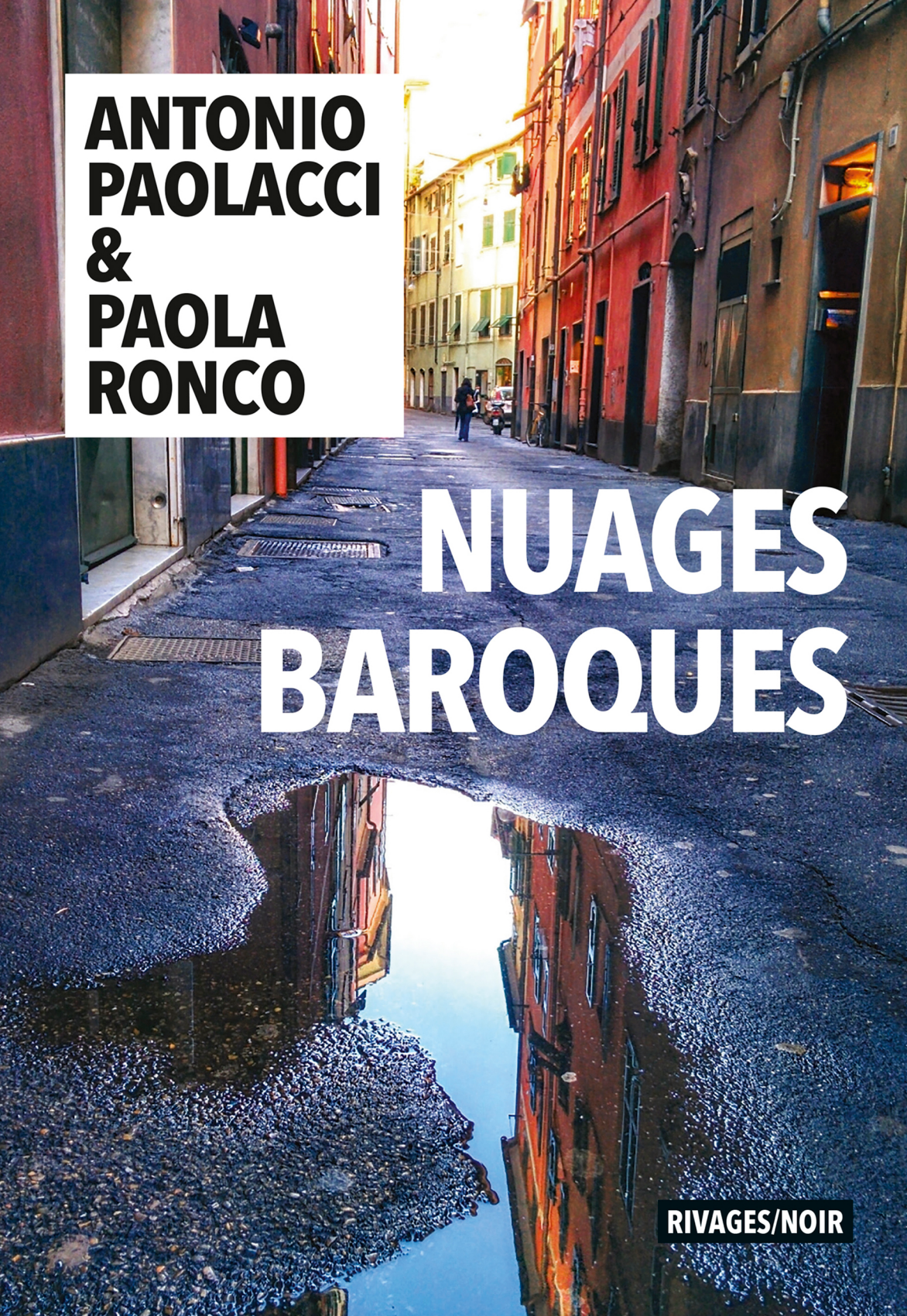




**ANTONIO
PAOLACCI
&
PAOLA
RONCO**

NUAGES BAROQUES

RIVAGES/NOIR

À Gênes, un jeune étudiant en architecture est retrouvé battu à mort au petit matin, non loin de l'endroit où se tenait une fête en soutien à l'union civile des homosexuels. Le sous-préfet de police adjoint Paolo Nigra arrive bientôt sur les lieux. Aidé de l'inspecteur chef Caccialepori, efficace mais toujours plus ou moins malade, et de la volcanique assistante Santamaria, il s'intéresse à l'oncle du jeune homme, un célèbre architecte qui l'a adopté après la disparition mystérieuse et subite de ses parents.

Dans un milieu policier réactionnaire, Nigra ne craint pas de s'afficher comme gay et le sort de la victime le touche. La thèse du crime homophobe semble s'imposer mais l'affaire se révélera encore plus noire et complexe que ne le pensait le sous-préfet...

Antonio Paolacci et Paola Ronco sont passionnés de littérature policière et ont écrit à quatre mains cette première enquête du policier gay Paolo Nigra dans une Italie qui a été le dernier pays d'Europe à adopter l'union civile homosexuelle. Génois d'adoption, ils ont aussi eu envie de rendre hommage à une ville peu présente dans le roman noir, une ville au charme envoûtant, mais qui fut le théâtre d'événements tragiques comme les manifestations anti G8, réprimées avec une grande violence.

ANTONIO PAOLACCI
PAOLA RONCO

NUAGES BAROQUES

Traduit de l'italien par Sophie Bajard

Collection fondée par François Guérif

RIVAGES/NOIR

Retrouvez l'ensemble des parutions
des Éditions Payot & Rivages sur
payot-rivages.fr

Collection dirigée par Jeanne Guyon
et Valentin Baillehache

« Ce livre a été traduit grâce à une aide du Ministère italien
des Affaires Étrangères et de la Coopération Internationale. »

« Questo libro è stato tradotto grazie a un contributo del Ministero
degli Affari Esteri e della Cooperazione Internazionale italiano. »

Titre original : *Nuvole barocche*

Couverture : © Simone De Negri / eyeEm / Getty Images.

© Antonio Paolacci & Paola Ronco, 2019

© Éditions Payot & Rivages, Paris, 2022
pour la traduction française

Published by special arrangement with
Loredana Rotundo Literary Agency

ISBN : 978-2-7436-5825-0

Ce roman est une œuvre de fiction. Les personnages et les situations sont le fruit de l'imagination des auteurs et ont pour but de conférer un caractère véridique à la narration. Ils sont donc utilisés de manière fictive. Toute ressemblance avec des faits, événements, lieux et personnes, vivantes ou décédées, est donc purement fortuite.

« Encore une autre journée lumineuse,
encore un autre de ces couchers de soleil,
de ces portiques, colonnes et fontaines.
Tu m'as appris à vivre,
apprends-moi à partir.
Le ciel est tout embrasé
de nuages baroques
au-dessus du fleuve qui s'écoule
sous le dernier soleil. »

Fabrizio De André, *Nuvole barocche*

1

Le vent gonflé d'eau glacée soufflait sur les vagues d'une mer noire et ridée, battait la côte, balayait les pavés et les quais en ciment du port, frappait les murs des palais antiques et sifflait à travers les ruelles, faisant vibrer les cordes à linge et secouant les volets fermés.

Ermenegildo Bianconi, le caissier de supermarché quinquagénaire, se réveilla quelques minutes avant six heures et écouta la pluie tambouriner sur les battants. En entendant ce bruit, il soupira. L'idée d'aller courir sous la pluie ne lui plaisait guère, mais, méthodique par nature, il n'envisagea pas une seconde d'y renoncer.

Chaque matin, avant l'orée du jour, Bianconi sortait de chez lui et faisait son petit jogging sur le vieux port, au moins trois ou quatre boucles autour des entrepôts de coton, et aucune averse, rafale ou tempête de neige ne pouvait l'en empêcher. Pour lui, c'était comme prendre un café : sa journée ne commençait pas sans au moins une demi-heure de course à pied.

Au supermarché, comme chaque samedi matin, il avait le quart de huit heures à midi et s'en tenait donc à son emploi du temps routinier. À six heures précises, il s'enfermait dans sa salle de bains et, bien qu'il soit conscient que, quelques minutes plus tard, son visage serait abondamment trempé par

la pluie, il le lavait minutieusement. À 6 h 7, il enfilait des baskets, un short, un maillot en tissu respirant, un K-way ciré rouge et descendait l'escalier.

Tandis qu'il courait, sa capuche baissée sur le front et de l'eau dans les yeux, il s'aperçut qu'il n'y avait personne autour de lui. Les rares âmes qui, d'ordinaire à cette heure matinale, faisaient de l'exercice avec lui avaient toutes décidé, au vu du temps épouvantable, de rester chez elles. Bianconi les plaignit en pensée et se félicita de sa propre ténacité.

Le vent souffla en une rafale meurtrière qui chassa la pluie un court instant et fit tinter les mâts des bateaux à quai. Dans le gris diffus, les paupières à demi fermées, Bianconi comprit qu'il allait bientôt cesser de pleuvoir. Il continua donc de courir, la tête baissée, le regard fixé sur l'apparition intermittente de ses pieds. Il jeta un œil à sa montre étanche et calcula le temps qui lui restait : les minutes dédiées à sa douche, à son petit déjeuner et à son trajet en scooter pour se rendre au supermarché. Chaque détail s'emboîtait à la perfection, avec une marge de dix minutes supplémentaires en cas d'imprévu. Il leva les yeux pour vérifier son pressentiment. Le vent venait de l'est, où il commença à entrevoir un coin de ciel bleu, coloré par l'aube.

Lorsqu'il cessa tout à fait de pleuvoir, Bianconi remarqua soudain la chose, cette chose aux couleurs étranges, étendue là à quelques dizaines de mètres de lui.

Il pensa d'abord à un tas de chiffons, puis à un sans-abri endormi. Mais même les sans-abri, y compris sous l'emprise de l'alcool, ne s'allongeaient pas pour dormir à même le sol sur la promenade d'un port par une nuit de tempête glaciale.

Il décida donc de ralentir et de s'approcher. Dans quinze minutes au maximum, il devrait rebrousser chemin pour rentrer chez lui. Il ne réussissait pas à comprendre ce qu'il avait devant lui mais, une fois qu'il eut exclu l'hypothèse du sans-abri, il fut presque sûr qu'il s'agissait de simples objets, des

ordures peut-être ou des affaires qui attendaient d'être embarquées sur l'un des yachts amarrés là.

Puis il vit.

Il vit un bras et une main. Et il vit tout le reste. Les jambes moulées dans un legging élastique, le manteau d'un rose brillant.

« Mademoiselle ! hurla-t-il. Dieu du ciel ! Est-ce que ça va ? »

En un instant, il se précipita sur le corps, l'attrapa par l'épaule sans hésiter et le secoua vivement. Une bulle d'air se forma devant le visage plaqué à terre, dans la flaque d'eau et de sang mêlés.

« Elle est vivante ! cria Bianconi à la volée. À l'aide, aidez-moi ! » hurla-t-il encore, cette fois en direction des yachts, dans l'espoir que, là au moins, quelqu'un l'entendrait.

D'un geste de la main, il se débarrassa de sa capuche anti-pluie. En un éclair de lucidité, il maudit son habitude de ne jamais emporter son téléphone avec lui quand il courait. Il regarda aux alentours à la recherche d'une silhouette humaine. Personne. Il retourna le corps sur le dos. Le bras gauche pirouetta dans l'air et gifla une flaque. Bianconi se figea en voyant son visage.

Il n'avait pas songé que, dans ces habits-là, ça puisse être un garçon. Mais ce n'est pas tant cela qui le freina que la nécessité de vérifier s'il respirait bien encore.

Oui, il respirait. Du coin de sa bouche, d'où s'échappaient un sifflement et un gargouillis à peine perceptibles, s'écoulait un filet d'écume blanchâtre. Ses yeux étaient si gonflés qu'il était impossible de dire s'ils étaient ouverts ou fermés.

« Merde », murmura Bianconi. Le garçon devait avoir une vingtaine d'années. « Merde », répéta-t-il.

Il regarda au loin, vers la piscine en plein air puis de l'autre côté, pour voir s'il n'apercevait pas quelqu'un. Le ciel continuait à se découvrir, sous les coups d'un vent toujours plus

fort qui faisait battre et claquer les drapeaux en haut des mâts des navires.

« Bon Dieu ! s'exclama Bianconi. Mais où êtes-vous donc tous passés ? » Il fouilla les poches du garçon à la recherche d'un téléphone. À sa place, il ne trouva qu'un portefeuille détrempé, un trousseau de clefs et un paquet de cigarettes décomposé par l'eau et le sang.

La lumière augmenta. Dans la clarté du jour, Bianconi effleura la joue du jeune homme. Des années plus tôt, il avait suivi des leçons de premiers secours mais, en cet instant, rien d'utile ne lui revenait en mémoire. Il avait peur de le bouger, peur d'occasionner quelque dommage irréversible.

« Ça va aller, lui dit-il d'une voix tremblante. Je ne sais pas si tu m'entends, mais ne t'inquiète pas. Je suis là. »

Le garçon toussa un peu.

« Ça va aller, ça va aller », continua à répéter Bianconi, tout en lui posant une main sur la poitrine. Ce fut alors qu'il perçut un changement.

On aurait dit que le corps se raidissait sans qu'il puisse rien y faire. Ses lèvres semblèrent perdre toute couleur. Sans même y réfléchir, Bianconi passa le dos de sa main sur la bouche du garçon, comme pour la nettoyer, puis l'ouvrit toute grande et se baissa pour souffler dedans.

Il souffla, encore et encore, jusqu'à en avoir la respiration coupée, plaqua les mains sur son thorax et appuya à plusieurs reprises en gardant le même rythme. Il leva la tête un instant en haletant et ne put s'empêcher de balbutier : « Regarde, voilà quelqu'un qui arrive. »

C'était une femme. Elle sortit de l'angle des entrepôts de coton en sautillant sur ses baskets jaunes, juste avant que le soleil n'apparaisse lui aussi entre les nuages.

Bianconi gesticula dans sa direction et cria : « Ohé ! À l'aide ! Venez vite ! »

La femme ne réagit pas. Elle poursuit son running à cadence modérée sans changer de rythme. Dans ses oreillettes, Arisa¹ chantait à plein tube. En outre, elle était franchement myope : ce qu'elle croyait voir de loin était une jeune fille en combinaison rose qui faisait des abdominaux couchée par terre, tandis qu'un homme à côté d'elle écartait les bras en faisant du stretching.

La femme s'appelait Carla Silingardi. Elle avait cinquante-sept ans, une queue-de-cheval qui se balançait, les lèvres gonflées au botox et une masse adipeuse contre laquelle elle luttait depuis quarante ans.

En attendant qu'elle se rapproche, Bianconi se baissa à nouveau vers la bouche du jeune homme. Son corps ne réagissait plus. Il n'entendait aucune respiration. Bianconi le frappa à la poitrine de son poing gauche. Puis il se décida.

La femme n'était pas à plus de vingt mètres quand Bianconi lui fonça dessus tel un projectile. Carla Silingardi émit un hurlement aigu, de pure terreur. Elle s'affaissa soudain dans ses bras, soumise à son destin de victime, convaincue d'être agressée.

Bianconi essaya de la relever et de lui expliquer : « Il y a un garçon qui est au plus mal. Vite ! Appelez une ambulance ! »

Mais Carla Silingardi n'écoutait rien, tout occupée à crier de toutes ses forces : « Laissez-moi, je vous en prie ! Laissez-moi ! Je n'ai pas d'argent !

– Bordel ! éructa Bianconi. Fallait que je tombe sur la plus couillonne de tout Gênes. » Puis, faisant une nouvelle tentative : « Donne-moi ce téléphone, putain !

– Prenez, siffla Carla Silingardi. Prenez-le. Mais ne me faites aucun mal, je vous en prie ! »

1. Arisa est le nom de scène de Rosalba Pippa (née en 1982), actrice et chanteuse italienne populaire originaire de Gênes, qui participa à maintes reprises au festival de San Remo. (*Toutes les notes sont de la traductrice.*)

Bianconi prit le smartphone magenta incrusté de pierres. Il alluma l'écran qui lui demanda un mot de passe. Il se retourna vers elle :

« Débloque-le ! hurla-t-il à la femme qui se recroquevilla à terre, la tête entre les genoux. Oh, et va te faire foutre ! » éclata Bianconi, avant de repérer l'icône des urgences affichée sur l'écran.

Dès les premières sonneries, il tourna les talons et courut vers le garçon. Une fois à ses côtés, il se baissa. Le téléphone dans la main droite, il continua les massages cardiaques de la gauche, s'aidant de son genou.

« Allô ? » s'enquit-il, tandis que ses yeux incrédules virent Carla Silingardi se lever d'un bond et piquer un sprint dans l'autre sens à toute vitesse.

L'ambulance arriva au bout de vingt minutes. Les secouristes trouvèrent Bianconi à genoux, épuisé, à côté du corps du jeune homme, avec quelques autres personnes arrivées entre-temps sur les lieux.

Le vent soufflait toujours, mais le ciel était devenu presque translucide. La pluie de la nuit avait lavé l'air, découvrant le spectacle du port et de la ville au loin.

« Son état était trop critique, dit finalement l'un des secouristes à Bianconi, après l'avoir éloigné du gisant. On n'a pas pu le sauver, je suis désolé.

– Vous l'emmenez ? Qu'est-ce que vous en faites ?

– On ne peut plus rien faire pour lui. On a appelé la police. Elle arrive. »

2

Moins d'une heure plus tard, le ciel au-dessus de Gênes était devenu magnifique ; des nuages baroques se pourchassaient vers l'horizon, dévoilant un bleu limpide. Un vent frisquet, peu en accord avec ce mois d'avril, ridait à peine la surface de la mer sombre.

Sur l'esplanade, de l'autre côté des rubans de balisage qui délimitaient le périmètre, des agents tenaient les passants à distance. Un groupe de fonctionnaires et d'hommes de la police scientifique, sans compter la médecin légiste, s'affairaient autour du cadavre. Personne, absolument personne, pas même les rares touristes, ne prêtait attention au panorama de carte postale qui se déployait derrière la mer : les armatures bleues des grues du port, pareilles à de gigantesques insectes préhistoriques, les couleurs contrastées des containers empilés sur les navires, la vue imprenable sur la Lanterne¹.

L'assistante en chef Marta Santamaria jeta un œil noir aux curieux qui se pressaient contre les rubans et fit un pas en avant.

« Reculez. Rien à voir, dit-elle. Y a rien à voir », se corrigea-t-elle aussitôt avant de s'adresser à son collègue : « Paolin,

1. La Lanterne est le phare portuaire de Gênes, le cinquième plus haut au monde.

eh aide-moi donc, tu veux ? Ou t'as peur d'esquinter les mains que tu gardes dans tes poches ? »

L'agent Paolin se raidit comme au garde-à-vous, avança en bombant le torse vers Santamaria et tenta de faire reculer un nombre décourageant de personnes armées de leurs portables, prêtes à immortaliser la scène de crime.

Elia Evangelisti, le substitut du procureur chargé de l'enquête, jeta un œil à sa montre. « Vous avez pu le trouver ? demanda-t-il à l'adresse du commissaire en chef Musso.

– Il arrive, *dottore*, répondit dans un éternuement l'inspecteur en chef Giacomo Caccialepori, tandis qu'il tirait de la poche de son blouson un mouchoir à carreaux en coton d'aspect douteux.

– Mais ce n'était pas au tour de Crispi ? » Evangelisti affichait un air bien plus sérieux qu'à l'ordinaire.

« Il est malade, répliqua Musso.

– Et Cocchi aussi, précisa Caccialepori. Cette grippe fait des ravages. Un jour il pleut, l'autre il fait chaud, on n'y comprend plus rien, bordel. Même moi, bientôt... » Au lieu de finir sa phrase, Caccialepori se moucha longuement, puis soupira d'un air lugubre et s'approcha du cadavre.

Agenouillée auprès du corps, la médecin légiste Rosa Badalamenti fouillait depuis quelques minutes dans son sac avec une nervosité croissante, consciente des regards impatients que lui jetaient les hommes de la scientifique ; de toute évidence, aucun d'eux n'était disposé à se montrer indulgent envers une bleue comme elle. Hormis Caccialepori qui, malgré son jeune âge, avait déjà pas mal d'années de service derrière lui et se souvenait bien de ses premiers mois de débutant.

« Vous avez besoin d'aide ? demanda-t-il en se penchant vers elle.

– Jésus Marie ! sursauta Badalamenti tout en laissant partir sa tête en arrière qui tapa en plein dans le menton de

Caccialepori. Oh mon Dieu ! pardonnez-moi, inspecteur, je suis désolée ! murmura-t-elle en piquant un fard.

– C’est rien, c’est rien », répondit Caccialepori en reculant, une main sur son menton. Il baissa la voix et gémit de douleur dans son mouchoir. « Bordel ! »

De l’autre côté du cadavre, le commissaire en chef Giulio Musso lissa le col de son élégant manteau gris, tira de sa poche un de ses cigarillos et se mit à le mâchonner d’un air absorbé.

« Musso ! s’emporta Badalamenti, avant de descendre d’un ton. Je suis désolée, commissaire. On ne peut pas fumer ici.

– Bien entendu, *dottorressa*, bien entendu, répondit Musso. Mais on a nos petits rituels, vous comprenez : le tabac m’aide à mieux faire fonctionner mes méninges. Mais je ne l’allume pas. Vous voyez, il est éteint.

– D’accord, d’accord, marmonna Badalamenti.

– Bon, continua Musso un peu à la cantonade, il faut bien admettre que, d’une certaine façon, c’est une chance si Crispi et Cocchi sont malades, non ?

– Bah, pas pour Crispi et Cocchi, non, répliqua Caccialepori, encore occupé à se frotter le menton. Cette année, on n’en finit plus d’être malades. Vous pouvez plaisanter, mais c’est la pire grippe qu’on ait jamais vue.

– Évidemment, évidemment, je suis navré qu’ils soient malades. Mais, au fond, nous nous sommes compris, non ? Je veux dire..., insista Musso, cherchant le regard du substitut du procureur. Je veux dire que Nigra est la personne qu’il nous faut pour un cas de... de..., un cas de cette espèce. Non ? »

Evangelisti caressa sa courte barbe grisonnante tout en laissant s’échapper un son indistinct que chacun pouvait interpréter à sa convenance.

« Certainement, je travaille merveilleusement bien avec lui. Il a vraiment la *Weltanschauung* adéquate pour ce métier.

Mais il se peut que ce cas ne présente pas de difficulté particulière pour être résolu.

– Naturellement, répliqua Musso. C’est exactement ce que je voulais dire. Nigra est la personne adéquate au moment adéquat, dirais-je, lâcha-t-il dans un sourire tout en soulignant le mot “moment” d’un geste imperceptible en direction du cadavre.

– Il est clair cependant, continua Evangelisti en regardant au loin, comme pour éviter la vue du sang, que, quoiqu’on en dise, ce cas si simple en apparence pourrait aussi se révéler être un terrible drame, aux racines beaucoup plus anciennes. J’oserais dire archaïques même, tragiques au sens classique. » Il posa les yeux sur la silhouette qui gisait devant eux sans prêter attention aux expressions perplexes des policiers. Du reste, on aurait dit qu’il ne parlait à personne en particulier. « Pauvre garçon. Pauvre corps torturé.

– Je ne me sens vraiment pas bien, l’interrompit soudain Caccialepori. Je ne sais pas vous, mais moi j’ai du mal à le regarder. Je ne sais pas si c’est le virus, peut-être, mais j’ai la nausée...

– Voulez-vous un antiémétique, inspecteur ? demanda Badalamenti.

– Mais non, mais non, protesta Caccialepori.

– Il n’y a rien de mal à ça, vous savez, insista la médecin légiste. Lors de ma première scène de crime, j’ai été confrontée à un cadavre de plus de deux mois, imaginez-vous. En pleine phase de colliquation. Les germes anaérobies avaient pénétré dans les tissus et décollé la couche cornée de la peau, tandis que les germes aérobies avaient liquéfié la substance organique.

– Liquéfié ? demanda Caccialepori avec répulsion.

– Exact, sourit Badalamenti. Pour le dire plus simplement, un tas de bulles en putréfaction remplies de liquide fétide. Si vous saviez combien d’antiémétiques j’ai distribués.

- Bordel, *dottoressa* !
- Oh, excusez-moi, inspecteur ! »

À quelques mètres de là, tournée de dos, Santamaria expira bruyamment, le regard posé sur les voitures de police garées au-delà du périmètre de sécurité.

« Mais il se peut aussi que la solution n'ait rien d'évident, poursuivit Evangelisti sur sa lancée, comme pour sa gouverne personnelle. Quand on se trouve face à quelqu'un qui a été assassiné et abandonné de cette manière, on pense à Dürrenmatt et au crime impossible à résoudre.

– C'est clair, opina Musso, tout en adressant un clin d'œil à Caccialepori, qui le regarda fixement sans comprendre. Cette affaire est parfaite pour Nigra, comme je le disais. N'est-ce pas ?

– Oui, commissaire, fit Caccialepori, impassible. On a compris.

– Une violence inouïe, insensée, continua Evangelisti en secouant la tête. *La vie est une phrase interrompue*¹.

– Eh bé ! souffla encore l'assistante en chef Marta Santamaria en apercevant une moto en approche rapide. Le v'là enfin !

– Le voici, *dottore* », confirma lui aussi Caccialepori avec un certain soulagement à l'adresse du substitut.

Par-delà la foule des curieux, une haute silhouette vêtue de sombre descendit de sa moto Guzzi V7 Stone noire, à quelques mètres des véhicules de secours et de police.

Santamaria se faufila sous le ruban, se fraya un chemin parmi la foule et ouvrit le passage à l'homme, intimant aux curieux de le laisser avancer. Une fois à ses côtés, elle s'approcha tout près pour lui murmurer : « *Dottò*, il était

1. En français dans le texte.

temps, ceux-là partent en cacahuète. Si vous me passez l'expression. »

Le sous-préfet adjoint Paolo Nigra soupira et accéléra le pas, les mains dans les poches et l'expression impénétrable. Son regard passa des yeux noisette de Santamaria à l'objet que celle-ci ne quittait quasiment jamais, qu'elle fût ou pas en service, et une brève lueur de malice éclaira son visage mat.

« Et bon week-end à toi aussi, Santamaria ! Cette pipe n'est pas allumée, n'est-ce pas ?

– Non, mais c'est une blague, *dottò* ? Elle est éteinte, éteinte. Qu'est-ce qu'on peut y faire, ceux-là tuent même le samedi.

– Comme les Milanais¹.

– Oh *dottò* ! Vous y mettez pas vous aussi à citer des écrivains morts, le *dottore* Evangelisti est en pleine forme aujourd'hui.

– En fait, je citais Afterhours².

– C'est tout pareil, *dottò*.

– Alors, Santamaria, résume-moi ça en deux mots avant que j'écoute les autres.

– Un garçon, *dottò*. Vingt ans, pas plus. En deux mots ? Ils l'ont massacré, pauvre gars. D'après ses vêtements, y a de fortes chances qu'il ait été à la fête d'hier soir, ici sur le vieux port, celle en soutien aux unions civiles³.

– Ah... », soupira Nigra en ralentissant le pas pour regarder l'assistante en chef bien en face.

1. Allusion au roman de Giorgio Scerbanenco *Les Milanais tuent le samedi*.

2. Afterhours est un groupe rock alternatif milanais né en 1986. En 2008, leur nouvel album s'appelait *Les Milanais tuent le samedi* (*I Milanesi ammazzano il sabato*).

3. Loi votée en Italie en mai 2016, autorisant le concubinage et l'union entre homosexuels.

« Hé ! fit Santamaria en lui rendant son regard. On était tous là à vous attendre. Même Evangelisti. »

Nigra inspira et leva les yeux au ciel. « Et tous ces gens, là, qu'en faisons-nous, Santamaria ? » Il éleva la voix afin d'être entendu par tous les curieux armés de portables.

« Ah, bé, si ça tenait qu'à moi...

– Alors, peut-être qu'on va vérifier toutes les identités, hein ? Commençons par leur faire sortir leurs papiers et voyons qui a encore envie de rester regarder le spectacle. »

Nigra ignore les journalistes à l'affût parmi les curieux et ne se retourna même pas pour vérifier l'effet de ses paroles ; il savait par expérience que l'éloignement relatif d'une partie de la foule n'aurait guère d'effet, mais il n'avait pas envie de se fâcher une fois de plus. Il souleva le ruban pour pénétrer la scène de crime avec le geste d'un boxeur qui grimpe sur le ring.

Le corps avait été recouvert d'un drap, comme le voulait l'usage, mais même ainsi l'image restait violente, de celles qu'on ne peut s'empêcher de fixer. Nigra serra la main du substitut et adressa un signe de tête à Musso et à Caccialepori.

« Excusez-moi pour le retard, dit-il, mais ce matin j'aurais dû être de repos.

– Nous le savons, Nigra, il n'y a aucun problème, répondit Evangelisti.

– Mais bien entendu, intervint Musso. C'est même une situation providentielle, comme je le disais. Nous avons ici un de ces cas, justement. Pour ainsi dire...

– Voulez-vous voir le corps, *dottore* ? » l'interrompt Caccialepori.

Le regard de Nigra passa de l'un à l'autre, puis il se tourna vers le groupe de la police scientifique.

« Vous êtes là aussi, *dottorressa*, bonjour », salua-t-il Badalamenti, qui rougit violemment en guise de réponse et se pencha pour ôter le drap.

Nigra contempla le corps en silence. Pas plus de vingt-cinq ans ; un jeune homme grand et mince, aux traits délicats, pour autant que l'état de son visage puisse le laisser deviner. Il portait un leggings moulant, une chemise déchirée au niveau du col, des rangers d'apparence coûteuse et une paire de bretelles. Il y avait du sang partout, bien que la pluie en ait lavé une partie. C'était surtout son manteau qu'on remarquait. En cuir, long jusqu'aux pieds. Et d'un incroyable rose flashy.

Nigra s'agenouilla à côté de la médecin légiste, le visage immobile, les poings serrés.

« Comme vous pouvez le voir, on l'a frappé très violemment, déclara Badalamenti. À première vue, on note la fracture des os nasaux et orbitaires, plusieurs contusions et ecchymoses çà et là, et une luxation de l'acromio-claviculaire gauche.

– Une luxation de quoi ? » ne put s'empêcher de demander Caccialepori, qui avait écouté la description avec une expression grimaçante.

Ce fut Nigra qui lui répondit : « L'épaule, Caccialepori. L'épaule. Un coup violent, ou alors il est tombé sur son bras tendu. C'est très douloureux.

– Exact. Ça vous est déjà arrivé ? Mon cousin qui jouait au rugby..., commença Badalamenti, apparemment à son aise l'espace d'un instant.

– Donc, la cause de la mort serait le passage à tabac ? l'interrompit Nigra, provoquant un nouveau rougissement.

– Peut-être, dit-elle sur un ton redevenu professionnel. Il a surtout été roué de coups de pied, c'est vrai, mais il a été aussi frappé à la nuque avec quelque chose qui, à première vue, semble une arme improvisée, un tuyau, une barre de fer ou une matraque.

– Et vous n'avez rien trouvé de ce genre dans les parages ?

– Non, *dottore*, répondit Caccialepori.

– Je pourrai vous en dire plus après avoir fait tous les examens nécessaires, continua Badalamenti. Mais il est aussi probable qu’il a succombé à une hémorragie interne. En tout cas, l’acte a été d’une grande violence.

– A-t-il pu être causé par une personne seule ?

– Si celle-ci était suffisamment robuste et déterminée, oui, c’est possible. La victime n’avait pas un physique de bagarreur.

– Ça, c’est sûr, observa Nigra, fixant le visage dévasté. On connaît son identité ?

– Absolument. Andrea Pittaluga, répondit promptement Caccialepori. Vingt-trois ans, étudiant. Le petit-fils de l’architecte, je ne sais pas si vous voyez. Il vivait avec lui. »

Nigra se tourna vers l’inspecteur en chef. « L’architecte Roberto Pittaluga ?

– Lui-même, s’interposa Musso. Sa famille et la mienne se connaissent depuis des années. Des gens qui comptent, très en vue. Comme le petit-fils. Bref. Je me souviens de lui enfant. Du reste, après ce qui est arrivé à sa famille, difficile de l’oublier. Vous le connaissiez ? Peut-être l’avez-vous rencontré quelque part ? »

Nigra ferma les yeux, puis les rouvrit pour regarder Musso, tandis qu’il se remettait lentement debout, dépassant le commissaire en chef de quelques centimètres. Ils s’efforça de parler à mi-voix.

« Qu’est-ce que tu sous-entends, Musso ?

– Je pensais que, en somme, dans le milieu...

– Ah oui, bien sûr, dans le milieu... Au prochain homicide d’un hétéro, rappelle-moi de te demander si tu connaissais la victime. Entre vous, vous vous connaissez sûrement tous, hein ?

– Mais, non...

– Ah non, en effet, dans le cas présent, c’est toi qui connaissais la victime. Je me trompe ?

- Je voulais juste dire que...
- Je sais ce que tu voulais dire, Musso. Continuons. Pourquoi la victime se trouvait-elle là ? Que savons-nous ?
- Hier soir, il y a eu une fête, tout près, commença Caccialepori.
- Celle en soutien aux unions civiles, oui, je sais. Mais avons-nous des preuves qu'il s'y soit rendu ou le déduisons-nous seulement à cause de la couleur de son manteau ?
- Vous avez raison, *dottore*. » Caccialepori toussa dans son mouchoir à carreaux et baissa les yeux.
- « Pas de souci, inspecteur. Il était sans doute bien à cette fête. Mais nous devons le vérifier. »
- Caccialepori parut hésiter, puis ses épaules s'affaissèrent. Tous attendaient la réaction de Nigra.
- Le sous-préfet adjoint lâcha un soupir d'impatience. « Et nous allons procéder comme d'habitude. On commence par la recherche de témoins. » Il marqua une courte pause. « Et au cas où vous vous poseriez la question, non, je n'y étais pas moi-même.
- On s'en occupe, *dottore*. On va interroger les gérants de la discothèque et se mettre en quête de témoins.
- Bien. Et les caméras de surveillance ? »
- Caccialepori secoua la tête en grimaçant : « Pas de bol, elles ont lâché au premier coup de tonnerre.
- Évidemment, commenta Nigra. Pour une fois que l'une d'elles, allumée et en état de marche, pouvait nous servir. Tant pis, procédons comme au XIX^e siècle. Qui a trouvé le corps ?
- Emmern... Ermenegildo Bianconi. Cinquante ans, employé. Il est tombé dessus durant son jogging matinal. Il paraît que lorsqu'il l'a trouvé, le garçon était encore vivant. Bianconi aurait tenté de lui porter secours.
- Ça correspond ?

– Je l’ignore, *dottore*, dit Caccialepori. Bianconi semblait encore sous le choc quand nous sommes arrivés. En outre, il était en possession d’un téléphone qui n’était pas le sien et, vu l’aspect de l’objet, l’agent Paolin a supposé, comment dire, qu’il puisse appartenir à la victime. Bianconi prétend l’avoir emprunté à une femme qui se serait enfuie. Nous avons emmené l’homme à la préfecture pour que vous puissiez l’interroger directement. Filiberti est en train de vérifier l’identité du propriétaire du portable.

– Je n’ai rien compris, Caccialepori. Ce Bianconi aurait volé un téléphone ?

– Non, *dottore*. Ou plutôt, je n’en sais rien. Je parlais du téléphone avec lequel il a appelé les secours. Qui n’était pas le sien.

– Il a pourtant bien appelé les secours, non ? S’il avait voulu le voler, il ne l’aurait pas utilisé pour les appeler. Je me trompe ?

– Non, *dottore*. C’est juste que l’objet a paru un peu suspect à Paolin. Il était très coloré. Et incrusté de pierres. Et la victime n’avait pas de portable sur elle.

– Caccialepori, je le répète : s’il avait voulu le voler, il ne l’aurait pas utilisé pour appeler les secours.

– Vous avez raison, *dottore*.

– Parfois, tu tiens vraiment des raisonnements dignes d’un gendarme. Enfin, maintenant, j’ai compris. On lève le camp, dit Nigra avec un signe à l’adresse de Santamaria.

– Peut-on procéder ? » s’interposa un homme de la police funéraire.

Nigra se tourna vers le substitut du procureur, qui opina : « Oui, vous pouvez procéder à l’enlèvement du corps, ici nous en avons terminé. Vous allez à la préfecture, Nigra ? »

Le groupe s’achemina vers les voitures. Nigra fouilla dans les poches de son blouson à la recherche de son portable, le vérifia, puis sortit une blague à tabac qui avait vu des jours

meilleurs. « Oui, *dottò*. Je vais commencer par interroger ce Bianconi. Si sa version est convaincante, je pourrai le renvoyer directement chez lui. Puis-je passer à votre bureau dans l'après-midi pour vous tenir au courant ?

– J'allais vous le demander, merci. »

Musso s'approcha, briquet en main, l'air souriant. Derrière lui, Santamaria soupira de soulagement en empoignant sa pipe.

« *Dottore*, je ne sais pas si vous avez bien compris ce que je voulais dire un peu plus tôt.

– Ce n'était pas très compliqué, Musso.

– Non, parce que je ne voudrais pas qu'il y ait d'équivoque. Vous savez bien que je ne suis évidemment pas le genre de type qui... bref. Vous en voulez un ? » Il tendit la main pour lui présenter le paquet, très parfumé, de ses cigarillos à la vanille.

Nigra fronça le nez, prit une feuille de papier à rouler, y posa dessus un petit tas de tabac qu'il soupesa avec beaucoup de soin. « Je te remercie, mais non.

– Et puis, cette histoire est tout à fait bouleversante, reprit Musso. En vérité, je ne crois pas à un simple passage à tabac qui aurait mal fini. Il y a quelque chose qui cloche, ici, pas vrai ? Si on a utilisé une barre de fer, où donc est-elle passée ?

– On l'aura jetée à la mer, suggéra Caccialepori, serrant ses bras maigres contre lui.

– On devrait faire des recherches en mer, *dottore*, dit Nigra à Evangelisti. Pour voir si on y a jeté un téléphone ou autre chose.

– Entendu.

– Oui, mais que faisait une barre de fer sur le port ? insista Musso en agitant son cigarillo. L'assassin a dû l'emporter avec lui, c'est évident. Pour moi, c'est un cas complexe, qui pourrait réserver bien des surprises. Peut-être a-t-on voulu maquiller le crime en agression. Mais, voilà, moi je flaire

l'homicide avec préméditation, mon cher, je le dis avant tout le monde. Ce pauvre garçon a déjà vécu une tragédie dans son enfance, avec ce qui est arrivé à ses parents et tout le reste. Je le sais parce que, comme je le disais, nos familles se connaissent depuis longtemps. »

Nigra se mit à rouler sa cigarette sans lui prêter attention, son expression ne trahissant aucune pensée particulière.

Santamaria était occupée à vider le foyer de sa pipe en la frappant contre la paume de sa main ; insatisfaite, elle tira de sa poche un écouvillon avec lequel elle s'affaira. Bruyamment, comme toujours quand quelque chose l'irritait.

Evangelisti les regardait d'un air absorbé, étudiant leur manière de fumer à tous les trois.

« Les familles d'un certain rang, continua Musso, se connaissent un peu toutes dans cette ville, vous savez. Vous les étrangers, comme nous vous appelons, sans vouloir vous offenser, pensez que Gênes ressemble un peu à un grand village.

– Y a pas que les étrangers qui pensent ça, commissaire, marmonna Caccialepori en reniflant. Gênes n'est qu'un foutu village.

– En effet, en effet. Ce que je voulais dire est qu'entre familles d'un certain rang, il existe cette sorte de confiance, née d'une longue fréquentation, que...

– Parfait, Musso, réussit à l'interrompre Nigra, tandis qu'il allumait sa cigarette et qu'il s'approchait de sa moto pour libérer son casque du cran de sûreté. Puisque tu parles de la confiance entre vos deux familles, je dirais que tu as gagné le droit d'aller informer l'architecte, Pittaluga. Puis tu reviens et tu me racontes cette histoire des parents de la victime. »

Musso plissa le front, essayant de comprendre si la tâche qu'on venait de lui refiler était un privilège ou une corvée.

« D'accord, dit-il. Il est sans doute préférable en effet que l'architecte apprenne la nouvelle d'une voix amie.

– Il trouvera sûrement du réconfort à l'apprendre de ta bouche, ajouta Nigra.

– Évidemment, dit Evangelisti en secouant la tête. Comme le chantait le poète, “à l’ombre des cyprès et dans les urnes funéraires baignées de larmes consolatrices, le sommeil de la mort serait-il moins profond ?¹” »

Dans le silence qui s’ensuivit, on entendit le cri d’une mouette. Puis retentit à travers le port le violent *tump tump* d’une pipe frappée contre une balustrade.

1. Début du poème « Les Tombeaux » écrit par Ugo Foscolo vers 1806-1807 (traduit par Henri Bédarida, Paris, 1934).

3

Il était assis sur une chaise en plastique, avec dans une main un gobelet, lui aussi en plastique, et dans l'autre cette touillette en plastique transparent que les gens appelaient, il n'avait jamais compris pourquoi, une "petite cuillère". Lui, Ermenegildo Bianconi, détestait plus que tout le café des distributeurs automatiques. Mais il avait quand même apprécié qu'on finisse par lui en offrir un, après presque deux heures passées en préfecture, assis en short et K-way à attendre.

« Bianconi ?

– C'est moi.

– Venez, lui dit l'agent. Le *dottor* Nigra est arrivé. Je vous conduis à son bureau.

– Merci », dit Bianconi, avant de vider le gobelet avec une grimace de dégoût et de se lever.

Tandis qu'il suivait l'agent dans le couloir, il pensa au savon que lui passerait son chef à cause de son retard. Un sacré spécimen, lui aussi. Qui sait s'il ne voudrait pas le sermonner, s'il ne lui dirait pas qu'il avait eu tort de sauver la vie de quelqu'un avant d'aller au boulot, ou quelque chose de ce genre. À ce stade, mieux valait qu'il prenne sa journée. Ce qui serait de toute façon inévitable, au train où allaient les choses.

L'agent qui avait recueilli sa déposition l'avait tapée avec le seul index de la main droite sur un ordinateur qui n'était pas de la première jeunesse. Pour chacune des lettres, il avait agité le doigt au-dessus de son clavier comme un sourcier à la recherche d'une nappe phréatique. Il lui avait octroyé un seul coup de fil au supermarché comme s'il s'agissait d'une faveur. Il ne l'avait même pas autorisé à composer le numéro. C'était l'agent lui-même qui l'avait composé sous la dictée avec le même index avec lequel il avait tapé sur son clavier. Sans compter qu'ensuite, pendant toute la conversation téléphonique, l'agent était resté collé à lui, attentif à chaque parole, raison pour laquelle Bianconi s'était exprimé à l'aide de monosyllabes. Dieu sait ce que son chef avait compris.

Mais cela n'était rien en comparaison du comportement des agents arrivés les premiers sur le vieux port. Incroyable. Il avait été traité en délinquant. Lui, Ermenegildo Bianconi. Une pure folie. Ils l'avaient même embarqué dans une voiture de police secours, où il avait enduré un siège arrière privé de rembourrage, ce qui rendait la chose encore plus inconfortable et mortifiante. Et si un client du supermarché l'avait reconnu ? S'il l'avait vu dans un véhicule de police emmené à la préfecture comme un criminel ? Quelle façon de faire ! avait-il pensé pendant tout le trajet. Qui traite ainsi quelqu'un qui aurait pu tout aussi bien se mêler de ses affaires au lieu d'aider ?!

L'homme derrière le bureau l'invita d'un geste à s'asseoir ; Bianconi pensa tout de suite que c'était le type d'homme avec qui il valait mieux ne pas discuter. La quarantaine, brun et mince, les yeux attentifs et parfaitement indéchiffrables.

« Prenez place, lui dit-il. Je suis le sous-préfet adjoint Paolo Nigra et voici l'inspecteur en chef Giacomo Caccialepori, ajouta-t-il en désignant un autre homme plus jeune, maigre et au nez aquilin, passablement enrhumé, assis à un petit bureau

adjacent. Avant toute chose, je voudrais m'excuser pour le traitement qui...

– Je vous en prie, le coupa Bianconi, tandis que son visage trahissait une grimace. J'espère seulement que vous n'allez pas me retenir ici toute la matinée.

– Je l'espère aussi, croyez-moi, dit Nigra d'un ton sincère. Donc, tâchons de faire vite. Racontez-moi tout depuis le début. »

À cette requête, Bianconi ferma les yeux : la première chose qui lui revint en mémoire fut le visage dévasté du garçon, en admettant que cette image soit jamais sortie de son cerveau ne serait-ce qu'un instant.

« Vous voulez quelque chose ? Un café ? Un peu d'eau ?

– J'ai déjà bu une espèce de café, merci. Je dois vraiment tout vous raconter ? Je l'ai déjà fait au moins trois fois et le policier, là, a tout retranscrit.

– Oui, je sais. J'ai lu. » Nigra poussa un soupir, se frotta le front et acquiesça. « Faisons comme ça. Commençons par la fin. Par ce qu'on ne vous a pas encore demandé. Que s'est-il passé quand la police est arrivée ?

– Voilà. Bien. Merci de me le demander. Il s'est passé qu'un citoyen, je veux parler des citoyens honnêtes, bien sûr... Vous devez comprendre qu'on ne traite pas ainsi les gens comme il faut. Après, c'est normal qu'on y réfléchisse à deux fois avant d'essayer d'aider. Voyez-vous...

– Racontez-moi. Parlez librement.

– Bon. Pour commencer, quand ils sont arrivés, ils m'ont demandé de me taire et de répondre seulement à leurs questions. Vous comprenez, commissaire, que je...

– Je ne suis pas commissaire.

– Excusez-moi, je croyais que...

– Sous-préfet adjoint. Mais peu importe, continuez.

– Oui, je disais juste que, bref, je me suis tout de suite énervé, voilà. Mais après... Après, il s'est passé que l'un des

deux agents m'a arraché le portable des mains et a commencé à me demander où je l'avais pris, s'il était à moi, si je l'avais volé, une histoire de dingues. »

Nigra lança un coup d'œil à Caccialepori, qui confirma en opinant, le mouchoir pressé sous ses narines comme s'il voulait colmater une brèche.

« C'est ça, expliquez-moi l'histoire de ce téléphone.

– C'est le portable de cette folle, monsieur le préfet.

– Sous-préfet, mais laissons tomber. Continuez.

– J'étais là, vous comprenez. J'essayais de faire en sorte que ce gamin reste vivant. Dieu du ciel ! Je voulais juste appeler une ambulance, mais je n'avais pas de téléphone. Je ne l'emporte jamais avec moi quand je cours. C'est pour ça que j'ai arrêté la première personne que j'ai vue, et c'était cette folle hystérique. Enfin, pardonnez-moi. Une femme étrange, qui a pris peur et s'est enfuie.

– Vous avez donc pris le téléphone de cette femme ?

– Ce n'est pas exactement ça. C'est elle qui me l'a donné. Enfin, elle a supposé que je voulais le lui voler, alors elle me l'a donné.

– Vous l'avez emprunté, dirions-nous.

– Naturellement. Je voulais juste qu'elle appelle une ambulance pendant que j'essayais de faire un massage cardiaque à ce garçon. Je le lui ai même demandé, mais elle ne comprenait rien. Elle criait et ne m'écoutait pas.

– Vous l'avez donc pris et vous vous êtes débrouillé tout seul.

– Bien sûr. Il était en train de mourir. Je ne pouvais pas attendre que cette folle comprenne quelque chose.

– C'est très clair, monsieur Bianconi. Mais, et le portable du garçon ? Vous l'avez cherché ?

– Oui, j'ai fouillé dans ses poches, mais il ne l'avait pas sur lui. »

Caccialepori toussa. Bianconi, alarmé, se tourna pour le regarder, pensant que cette toux pouvait être un signal entre les deux. Puis il vit l'inspecteur se moucher et se tranquillisa.

« Caccialepori, note ça, dit Nigra. En plus de chercher ce portable, nous allons aussi vérifier où la victime se trouvait dans les dernières quarante-huit heures.

– Bien, *dottore*. »

Nigra s'adressa à nouveau à Bianconi : « Dites-moi, avez-vous remarqué des objets tout autour de lui ? Je ne sais pas, quelque chose avec quoi il aurait pu être frappé ?

– Non, je ne crois pas. Non.

– D'accord. Racontez-moi ce qui s'est passé après.

– Rien. Ils m'ont emmené ici. Comme un criminel. »

Nigra resta impassible. « On était obligés de vous retenir, monsieur Bianconi. C'est la procédure. Je suis désolé.

– Non, mais ça je le comprends. C'est juste que... voyez-vous, embarqué sans aucun ménagement. Pensez que j'ai demandé si je pouvais baisser un peu la fenêtre parce que là-dedans ça puait. Et on m'a dit de me taire. "Taisez-vous", exactement comme ça. Et une fois ici, les questions qu'on m'a posées et sur quel ton. On aurait dit qu'on m'arrêtait. C'est quoi ces manières, monsieur le sous... ?

– Préfet. Adjoint.

– Oui, c'est vrai.

– Je peux comprendre ce que vous ressentez. Cela a dû être éprouvant de trouver ce garçon.

– Il est mort dans mes bras ! éclata enfin Bianconi, la voix brisée de celui qui réussit enfin à dire d'un coup ce qu'il a retenu trop longtemps. Il n'y avait plus d'espoir, m'ont dit les secouristes. Bon sang ! Mais moi, il respirait encore quand je l'ai trouvé. Faiblement, mais il respirait. » Ses yeux devinrent brillants, et son regard se perdit dans le lointain. « Excusez-moi. Je suis juste un peu, comment dire, bouleversé.

– Je vous fais apporter un verre d'eau.